Philippe Bray
écrits intérieurs

Le sionisme sacralisé — pouvoir, confusion et fidélité aveugle

Il est aujourd'hui impossible de comprendre la politique occidentale sans voir qu'elle s'aligne, silencieusement mais fermement, sur une vision sioniste du monde. Ce sionisme n'est pas simplement un projet national pour les Juifs, mais une idéologie politico-religieuse globalisée, sanctifiée par la douleur de l'Histoire, et défendue aujourd'hui comme un dogme intouchable. Il est devenu un axe structurant du pouvoir.

Les structures comme le CRIF en France, l'AIPAC aux États-Unis ou le Board of Deputies au Royaume-Uni ne représentent pas le peuple juif dans sa diversité, mais une élite communautaire extrêmement politisée,

alignée sur les intérêts d'Israël et du projet sioniste. Ces institutions jouent un rôle clé : elles parlent au nom des Juifs, elles sacralisent le sionisme, et elles verrouillent toute critique en la désignant comme antisémite. En réalité, elles trahissent les Juifs eux-mêmes, en les enfermant dans une représentation unique, instrumentalisée, et souvent arrogante.

Ce pouvoir n'est pas seulement politique. Il est vibratoire. Il est rituel. Il repose sur l'inversion : faire passer un projet de domination pour un projet divin. Le sionisme se présente comme l'accomplissement d'une promesse, mais il agit comme l'imposition d'une autorité. Il se nourrit de la souffrance passée pour justifier les crimes présents. Et les dirigeants occidentaux s'y soumettent, non par conviction, mais par servitude : ils cherchent l'aval d'un pouvoir plus grand qu'eux. C'est une allégeance vibratoire.

La confusion est telle que même les artistes, les chanteurs, les figures populaires s'y perdent. Des personnalités comme Enrico Macias ou Patrick Bruel croient sincèrement servir une cause juste en défendant inconditionnellement Israël. Mais ils ne voient pas qu'ils ne défendent plus la foi ni la mémoire, mais une idéologie. Ils confondent religion, dessein divin et politique d'occupation. Ils chantent la paix en soutenant une guerre. Et parce qu'ils sont aimés, écoutés, populaires, leur parole agit comme un narcotique : elle endort la conscience critique et fait passer le mensonge pour de la fidélité.

Le sionisme moderne ne tolère aucune remise en question. Il peut bombarder, coloniser, mentir : il sera toujours défendu. Il est protégé non par les faits, mais par un tabou. C'est une forme de sacré inversé, où toute critique devient un blasphème. Et ce sacrilège justifie toutes les lois, toutes les censures, toutes les exclusions. C'est là que naît un antismétisme nouveau : non pas contre le peuple juif, mais contre ceux qui parlent en son nom pour dominer au nom du passé.

En ce sens, oui : ce sont bien ces élites sionistes qui recréent l'antisémitisme, en l'utilisant comme un bouclier et une arme. Ce sont elles qui empêchent l'émergence d'une parole juive libre, consciente, pacifique. Ce sont elles qui entretiennent le mythe du messie à venir, d'un royaume de paix où le monde serait régi depuis Jérusalem, tandis que les peuples sont dominés, les voix dissidentes étouffées, et la vérité inversée.

Et derrière le voile de l'Histoire officielle, une réalité plus troublante encore apparaît : certains sionistes, bien avant l'Holocauste, ont vu dans la montée d'Hitler un levier pour accélérer leur projet. Il est documenté que des accords ont eu lieu entre des représentants sionistes et le régime nazi pour favoriser l'émigration de Juifs allemands vers la Palestine. Certains l'ont même soutenu financièrement, non par adhésion à son idéologie, mais pour en tirer un profit politique : provoquer un exode, créer un besoin d'état, faire de la tragédie un tremplin. Ce n'est pas le peuple juif qui a agi ainsi, mais une élite, prête à pactiser avec l'ombre pour réaliser son plan.

Mais ce pouvoir n'est pas absolu. Il est déjà en train de se fissurer. Car de plus en plus d'êtres voient, sentent, comprennent. La vraie fidélité n'est pas dans la soumission à un projet politique sacralisé. Elle est dans la lucidité, la parole libre, le refus de l'injustice, même lorsqu'elle se déguise en religion.

> **La création de l'État d'Israël ne fut pas seulement une conséquence historique, m**ais un projet stratégique, longuement préparé et soutenu. Le rôle d'Edmond de Rothschild, banquier français de la célèbre dynastie, fut déterminant : dès les années 1880, il finança l'installation de colonies agricoles juives en Palestine, achetant des terres, construisant des structures, et encadrant le développement local. Ce soutien discret mais massif a constitué l'ossature économique, sociale et territoriale du futur État. Le mythe d'un État né d'un pur exil ou d'un miracle post-traumatique s'effondre devant cette réalité : celle **d'un projet bâti, financé, planifié, au cœur même des élites financières européennes."**